

"Être libre, ce n'est pas seulement se débarrasser de ses chaînes, c'est vivre d'une façon qui respecte et renforce la liberté des autres" Mandela

C'est beau non ? C'est engageant, fédérateur, merveilleux et plein d'espoir. Voilà à peu près ce que je me suis dit quand j'ai vu cette citation placardée sur un des murs de mon lycée. Se faisant, il fallait que je fasse l'autopsie de cette phrase trop belle pour être honnête. Pourtant, de prime abord, elle semble vraie. Peut-être parce que c'est un raisonnement valide ; après tout, si tout le monde concevait la liberté non pas comme une chimère qu'il convient de conquérir seul mais comme un bien commun qui nécessite cohésion et solidarité, qui sait si, exempts d'un égoïsme le plus souvent liberticide, nous ne serions pas "libres" ? Qui plus est, définir la liberté tel que le fait Mandela, c'est s'éloigner du sempiternel "être libre c'est faire ce qu'on veut, quand on veut et où on veut", préjugé barbare qui repose sur une notion creuse : le libre arbitre. Car Qu'est-ce que le libre arbitre, sinon, comme le dit Nietzsche, le fait de « ne pas sentir ses nouvelles chaînes » ? En effet, comment ne pas être influencé par quoi que ce soit, comment choisir, sans aucune contrainte extérieure, ou intérieure, de faire « ce qu'on veut, quand on veut, où on veut » ? C'est tout bonnement impossible, car une absence de contraintes reviendrait à une absence de tout sujet puisque vous et moi sommes déterminés par des lois, des impératifs moraux, des mœurs et, avant toute chose, les limites naturelles de l'être humain. Aussi la citation de Mandela, puisqu'elle oublie le libre arbitre, peut paraître vraie.

Hélas, il est plus probable que cette citation nous semble fondée uniquement parce qu'elle fait partie de ces phrases qui ont le don de rassembler les foules. Ces incantations presque magiques qui réveillent nos plus antiques espérances. Quand on entend ça on a envie de sourire à son prochain, de croquer la vie à pleines dents, de prendre un enfant par la main ! Ou en l'occurrence, de « respecter et renforcer la liberté des autres. »

Valéry disait que "La liberté est un mot qui chante plus qu'il ne parle", mais il était encore loin d'effleurer la véritable nature de ce sacrosaint concept. La liberté est une symphonie que l'on entend à longueur d'existence mais que personne n'a jamais pu jouer. Et pour cause ! Quand on essaye d'en apprendre les accords, on finit bien vite par être mené à la baguette. C'est assez paradoxal me direz-vous, et pourtant inéluctable si on considère la liberté du point de vue de Mandela. En effet, qui pourrait passer sa vie à être libre - c'est à dire à respecter et renforcer la liberté des autres - sans jamais s'arrêter et demander "Et moi, qui renforce la mienne ?" Personne je crois. Pas moi en tout cas. Partant de ce postulat, il apparaît normal que l'on cherche quelqu'un pour nous aider à faire tenir debout cette liberté si bancal, presque unijambiste, que Mandela décrit. Mais vers qui se tourner ? Sûrement vers quelqu'un de compétent, de sage, qui saura nous dire quoi faire. Nous écouterons attentivement ses conseils, et nous les suivrons à la lettre, et avant que l'on s'en rende compte, on aura un directeur de conscience, un maître à penser, un gourou. Oui, croire que la liberté vient des autres mène à la servitude. C'est paradoxal, inconcevable, incroyable, mais vrai !

On va sûrement dire que j'exagère, que je caricature et que jamais, ô grand jamais, Mandela n'a voulu dire ça. C'est sûr, il n'a pas milité pour la propagation de la servitude, bien au contraire, mais il a bel et bien prononcé la citation que j'analyse, il doit l'assumer, elle, et les conséquences qu'elle entraîne. Si il est libre – on peut se demander grâce à qui, puisqu'il a forcément eu besoin que quelqu'un renforce sa liberté avant de pouvoir le faire à son tour – si il est libre donc, il a la responsabilité de ses propos. La responsabilité, voilà le mot que l'on devrait associer à la liberté, voilà ce que Mandela semble omettre dans sa définition. Selon lui, nous serions responsables de la liberté des autres, mais plus de la nôtre, puisque quelqu'un en aurait la charge. C'est beau, engageant, fédérateur, mais, hélas, utopique. Car qui laisserait autrui

s'occuper de sa précieuse liberté ? On la confierait peut-être à nos amis ou à nos amants, mais si l'on ne se trouve plus assez libre, vers qui se tournera-t-on ? Nos amis et nos amants. Nous les invectiverons, car c'était à eux de garantir notre liberté, ils en avaient la responsabilité. Ainsi, il semblerait que faire d'autrui le garant de la liberté n'encourage la haine, en plus de la servitude. Le prix de la liberté semble tout d'un coup bien élevé, voire trop élevé. Ô rage, ô désespoir, ô réalité ennemie ! N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ? Voilà une question qui restera à jamais sans réponse, voilà sans doute le cœur du drame. On aimerait tous croire à ce que dit Mandela, moi le premier, mais croire à une telle chose, aussi charmante soit-elle, serait comme fermer les yeux sur tout ce qu'elle a de chimérique et d'irréalisable, et ça, peu de gens le peuvent. Il faut une volonté et une confiance hors du commun pour suivre, tel un Thésée devenu aveugle, le fil d'Ariane utopique permettant d'accéder à un monde paradisiaque où tout le monde respecterait et renforcerait la liberté des autres. On risque en effet de tomber à tout moment nez à mufle avec le minotaure, monstrueuse allégorie d'une sordide réalité où les gens ne s'entraident pas et où, si ils étaient chargés de renforcer votre liberté, s'arrangeraient pour être grassement payés.

Alors que faire ? Serrer sa liberté contre soi et ne jamais la lâcher ? Sombrier dans la haine d'un autrui qui pourrait à tout moment effacer ma liberté au profit de la sienne ? Non, sûrement pas. Tout d'abord parce qu'on ne pourrait pas le supporter très longtemps, et ensuite parce que, bien qu'il faille s'éloigner de la solution proposée par Mandela, sauter à pied joint dans l'autre extrême n'est pas vraiment plus intelligent, loin de là. Il faut plutôt considérer la liberté comme une façon d'être plutôt que comme une chose en soi. La liberté est une attitude face au monde, pas quelque chose qu'autrui peut renforcer, ni un fantomatique libre arbitre. C'est la « sagesse » de Spinoza, cette capacité à prendre de la distance par rapport aux choses pour ne pas être affecté au moindre problème, ce qui reviendrait à être prisonnier de ses sentiments. C'est aussi la distance entre ce que je suis pour moi et ce que je suis pour autrui, avec autrui, cette conscience de ne pas être uniquement ce que je parais être avec untel ou untel, mais ce que je suis vraiment, ce hiatus salvateur Sartre appelle « décompression de l'être ». C'est ça, la liberté, c'est une forme de l'esprit, une façon de penser la vie, une manière d'être au monde, quelque chose que personne à part vous ne peut renforcer et qui ne dépend pas d'autrui. Ce qui n'est pas plus mal, quand on voit ce que eux font de leur liberté